

Nouveautés

Number 154, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1804ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (154), 4–17.

ESSAI

PIERRE POPOVIC

**Imaginaire social et folie littéraire.
Le second Empire de Paulin Gagne**Montréal, Presses de l'Université
de Montréal, 2008, 377 pages
Coll. « Socius »

Qu'est-ce que la « folie littéraire » ? C'est d'abord une catégorie contradictoire qui, selon Pierre Popovic, a le désavantage de faire croire en un groupe bien défini, alors que le « fou littéraire » se définit essentiellement par une excentricité qui le rend impropre à toute forme de catégorisation. L'étude de son œuvre, comme celle de tous les écrivains mineurs, est loin de susciter l'admiration et le ravissement, mais demande plutôt de la part du critique un « saut dans l'étrangeté » qui, en référant tout désir de réhabilitation ou de célébration, fait le pari d'un exercice de lecture mené par le postulat suivant : « le texte jugé aberrant ou atypique dit autant quelque chose de la société qui le voit naître que le texte consacré du grand écrivain ». Autrement dit, toute « aberrance esthétique » est « socialement et historiquement pensable ».

En France, au milieu du 19^e siècle, aucune œuvre n'est plus insolite et indigeste que celle de Paulin Gagne, autant dans ses formes colossales que par le caractère insoutenable de ses positions sur le devenir de l'humanité. Il suffit

de dire, par exemple, que *La constitution philanthropophagique* propose le cannibalisme en remède à la faim dans le monde, puisque Dieu lui-même s'est incarné dans un être qui s'offrirait en pâture symbolique à ses prochains. Fidèle à la formidable acuité conceptuelle qui marquait déjà *La contradiction du poème*, et dans un style qui intègre à la fois l'art du conteur, une grande lucidité théorique et un certain goût pour la métaphore culinaire, Pierre Popovic soutient qu'il s'agit là d'un modèle de texte aberrant, dans la mesure où s'y trouve cultivée « une figure du discours qui pourrait s'appeler la désopination » : d'abord parce que ce genre d'énoncé est toujours au bord d'être désopilant, sans l'être jamais franchement ; ensuite, parce que « le récepteur ne peut sérieusement lui opiner sans passer pour un fou et il ne peut vraiment le réfuter sans passer pour un sot ».

Le lecteur des grandes épopées philosophiques que sont *Le suicide*, *Omégar* et, surtout, *L'Unitéide*, est toujours aux prises avec cette double contrainte qui définit le texte excentrique. Mais la force et toute la pertinence de cette étude est de montrer que Gagne, malgré son extravagance, reconduit un ensemble de récits fondateurs de l'imaginaire social de la France post-révolutionnaire. En introduction, Popovic offre une définition fondamentale de ce qu'est l'imaginaire social, en soulignant le

fait que ce système sémiotique repose sur une « littéralité générale », c'est-à-dire sur une faculté fabulatrice à niveaux multiples que la littérature met en forme et problématise : elle est en « continuum sémiotique » avec cet imaginaire, l'absorbe, le transforme, le pourvoit. C'est pourquoi, aussi aberrante soit-elle, une œuvre ne peut jamais souffrir « d'autarcie sémiotique ». Aussi irrecevable que puisse être *L'Unitéide*, qui consiste en une « graphorée » de 35 000 vers mêlant épopée religieuse et récit d'anticipation, cette œuvre propose en fait une explication du monde associant, comme de nombreuses œuvres de l'époque et comme les discours de Napoléon III, « le devenir global de la société française et, ethnocentrisme et chauvinisme typiques aidant, le devenir global de l'humanité tout entière à une entreprise en cours de Réparation et à un mouvement historique irréversible vers le Salut universel. » En effet, cette « Fable de la Réparation et du Salut universel » est au cœur de l'œuvre de Gagne comme de l'imaginaire social de son temps, et ajoutons que, de ce côté-ci du monde, le messianisme canadien-français n'y fut certainement pas étranger. En conclusion, Popovic insiste sur l'aspect monstrueux de cette « fable hégémonique » qui laisse entrevoir les dérives possibles des noces du politique et du religieux.

VINCENT-CHARLES LAMBERT



NOUVELLE

NADINE BISMUTH

**Êtes-vous mariée
à un psychopathe ?**Boréal, Montréal
2009, 232 pages

Déjà dix ans depuis *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*, un premier livre qui esquissait un bel avenir pour son auteure. En 2004, continuant sur sa lancée, Nadine Bismuth publiait un roman, *Scrapbook*. Avec *Êtes-vous mariée à un psychopathe ?*, elle renoue avec la nouvelle, genre qu'elle chérit particulièrement et – faut-il le souligner ? – qu'elle maîtrise avec talent.

Les dix textes réunis dans ce recueil décortiquent les tenants et les aboutissants de la vie de couple ; un thème actuel et inépuisable, typiquement trentenaire. « Ça vous ennuie déjà ? » nous demande, d'entrée de jeu, le chœur des célibataires préoccupés par la récurrence de leur statut. « Jadis régnaient les dieux et les héros ; nous étions des déesses et des sirènes. Et puis ça s'est tout détraqué » (p. 21). Que s'est-il passé ? Cette question, bien légitime, restera malheureusement sans réponse.

Que ce soit en affirmant une chose et son contraire, en ayant recours à des stratagèmes risqués ou en affichant une naïveté teintée de clairvoyance, les héroïnes de Bismuth poursuivent avec ferveur leur quête incessante de la relation parfaite. « Décalage », « L'apéro » et « Hommes infidèles, femmes tristes » débattent de la loyauté et de la franchise. Dans « Ça vous ennuie déjà ? », « La file d'attente » et « Risque sentimental », il est davantage question des écueils qui font obstacle à l'engagement. La longue nouvelle

éponyme, qui ferme le recueil, s'appuie sur les astuces lamentables d'une mère décidée à prendre en main la vie sentimentale de sa fille.

Le style de ces nouvelles se frotte modérément au courant *chick-lit*. Mais, l'écriture accomplie de leur auteure, aiguë par une finesse mordante, rachète la légèreté apparente du propos. Sur un ton naturel et, somme toute conciliant, elle creuse le même sillon en plantant de nouveaux décors, en modifiant la forme et en variant les portraits. On ne peut l'accuser de casser vicieusement du sucre sur le dos des hommes, car l'humour et la sagacité se mettent en travers de la malveillance. Bref, une lecture réjouissante, même si en définitive toutes ces histoires convergent au point de fuite. Celle du prince charmant...

GINETTE BERNATCHEZ



HANS-JÜRGEN GREIF

Le chat proverbial

L'instant même, Québec

2009, 290 pages

Dans *Le chat proverbial*, Hans-Jürgen Greif explore les proverbes de diverses cultures, lesquelles semblent toutes avoir eu leur mot à dire sur le chat. L'idée n'est pas qu'originale, elle sert la thématique du recueil, ciblant les comportements (félins, humains, canins...) pour en démonter les mécanismes. On l'aura compris : bien que figure centrale des récits, le chat est surtout prétexte à illustrer les hommes qu'il fréquente.

Ces onze histoires (les narrateurs appuient beaucoup sur le mot) déploient des univers fascinants à visiter. La jeune Vannina explore avec curiosité un cimetière napolitain grouillant de veuves, de chats... et de trésors ; la légende du joueur de flûte (qui aurait libéré Hameln de ses rats en 1284) est revisitée (des moustaches dépassent de part et d'autre du mystère) ; Marcel aide le maestro à choisir les solistes d'un opéra ; l'étrange alliance de Malvina et de Pénélope donne une version féline des *Diaboliques* de Boileau-Narcejac ; une vieille mégère réussit à se mettre tout Outremont à dos (et à réconcilier les chrétiens, les juifs et les musulmans par leur haine commune)... Victimes ou bourreaux, compagnons fidèles

ou de hasard, les chats catalysent les intrigues : à cause d'eux, des couples se brisent, des amitiés se nouent, des dépressions guérissent, des morts surviennent... Les narrateurs s'en amusent ou s'en désolent, évitant le piège de la complaisance envers un sujet aussi soyeux que celui-ci.

Car le ton est souvent critique, humoristique, parfois même caustique, quand les lubies (des bêtes) ou les manies (des maîtres) dépassent les bornes. Avec ou sans poils, attachants ou détestables, les personnages sont caractérisés avec extrêmement de finesse, et leur imperfection est si typique de nos contradictions quotidiennes que l'on jurerait de leur existence. Le style, sobre mais plein de vivacité, crée des univers étranges ou rassurants, souvent à travers des scènes inoubliables. (La mort du cheval, pour ne révéler que ce détail, restera à jamais dans notre esprit.) Sans jamais pousser ses effets, l'auteur fait rire son lecteur, l'émeut, l'effraie, le choque, s'amusant à le manipuler, selon un plaisir de raconter fort palpable – extrêmement contagieux. Un régal, qu'on aime ou non les chats... ainsi que leurs maîtres domestiques.

MARIE-ÈVE SÉVIGNY

CLAUDINE PAQUET

Entends-tu ce que je tais ?

Guy Saint-Jean éditeur, Laval

2009, 128 pages

Claudine Paquet nourrit un intérêt soutenu pour l'écriture depuis une vingtaine d'années. Un retour aux études en littérature a permis à cette thérapeute en réadaptation physique de se doter des outils nécessaires pour se tailler une place familière dans ce milieu. À partir de l'année 2000, elle a signé de nombreux livres, principalement des recueils de nouvelles et des romans pour la jeunesse.

Les vingt trois textes d'*Entends-tu ce que je tais ?* sont très courts, d'une longueur en partie fondée sur le protocole de rédaction des revues littéraires dans lesquelles les trois quarts ont déjà été publiés. Regroupés sous trois intitulés : « Rester ou partir ? », « Le passé crépite encore » et « Lorsque l'art sort de ses parenthèses », ils témoignent souvent du désaccord engendré par des vues de l'esprit apparemment inconciliables. « Entre nous deux, des kilomètres d'inquiétude » (p. 22), déplore une mère alarmée par le comportement de son fils. « Nos visions s'opposent » (p. 24) admet le casanier amoureux d'une « gitane urbaine ». « Que de contrastes entre l'ici et l'ailleurs ! » (p. 66), soutient un travailleur humanitaire incapable de s'adapter à son retour au pays. « Tant



NICOLAS CHARETTE

Jour de chance

Boréal, Montréal

2009, 232 pages

Nicolas Charette est un jeune enseignant à qui la chance a bel et bien souri le jour où son premier manuscrit fut accepté par un éditeur. Son recueil de nouvelles signale l'arrivée d'un joueur talentueux dans l'espace littéraire.

Par leur inertie, ses personnages ont pour leur part bien du mal à saisir la chance qui leur est offerte. Engagés dans une sorte de valse-hésitation émotionnelle, la plupart ne passeront jamais la porte que l'auteur entrebâille à leur intention. En équilibre sur le fil du rasoir, l'impact de leur dépendance (alcool, jeu, dépendance affective...) compromet dangereusement leur avenir. Pourtant, les rêves auxquels ils renoncent semblent souvent à portée de main. « J'ai pensé à la mer. Je ne savais toujours pas si j'irais » (p. 83), se dit l'un d'eux, en voyage à San Francisco pour un congrès. Cette phrase

désenchantée, qui conclut la nouvelle « Un pays libre », prédit manifestement que la visite rêvée n'aura pas lieu.

Charette découpe l'action en suivant le pointillé des détails, traduisant ainsi l'atmosphère lourde dans laquelle ses personnages sont immergés. Quand succomber à la tentation du jeu les dévore (« Ozzman75 », « Ça passe ou ça casse ») ou quand résister à celle de l'alcool les tenaille (« Trou de mémoire », « Une mince affaire »). Lorsque l'amitié glisse du côté de l'indifférence (« Entre amis ») et l'amour, vers le chaos (« Votre mari chasse ? », « Bébé Lindros », « Tu sens le bœuf », « Je t'aime encore »).

Certains textes se démarquent par leur originalité et leur puissance d'évocation, en particulier, ceux qui mettent en scène un narrateur balançant entre lucidité et déni : « Ozzman75 », « Mise en forme », « Une mince affaire », « Jour de chance » et surtout le brillant « Trou de mémoire », la meilleure nouvelle du recueil. En revanche, deux ou trois histoires passent difficilement la rampe, dont « Je t'aime encore », un texte de dix pages

où l'on retrouve pas moins de quarante-neuf fois le verbe regarder ou le mot regard...

Mais *Jour de chance* réunit tout de même seize textes, presque tous réussis. Ce premier livre est porteur d'un potentiel indéfinissable et le lecteur féru de nouvelles en appréciera à coup sûr la lecture.

GINETTE BERNATCHI



de différences entre mon frère et moi » (p. 85), nous dit un homme qui s'empresse pourtant d'ajouter : « Malgré nos caractères opposés, nous étions inséparables » (p. 85). Car la thérapeute n'est jamais bien loin derrière l'écrivaine et les tendances fédératrices de son propos, sans verser dans une simplification réductrice, travaillent à la conciliation et à la résilience. Loin de l'esbroufe, dans un style dépouillé et une langue limpide, Paquet préserve soigneusement l'authenticité des tableaux qu'elle trace. Voilà ce qui constitue sans doute l'attrait principal de ces nouvelles qui font souvent vibrer en nous une corde sensible.

GINETTE BERNATCHEZ

LUIS SEPÚLVEDA

La lampe d'Aladino et autres histoires pour vaincre l'oubli

Métaillé, Paris

2009, 134 pages

L'auteur d'origine chilienne n'est pas assez connu au Québec, malgré le fait qu'il soit traduit en 35 langues et malgré la douzaine de titres disponibles en français. Parmi ses livres à découvrir,

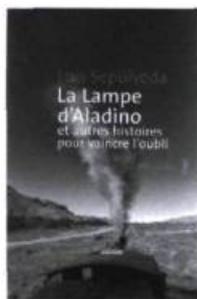
je vous propose, après la lecture de celui-ci, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, *Journal d'un tueur sentimental* ou encore *Une sale histoire*, qui puisent tous dans les événements politiques qui ont secoué le Chili après la chute d'Allende. Ici, dans la magnifique traduction de Bertille Hausberg, nous retrouvons les mêmes thématiques sous forme de souvenirs : l'indomptable forêt amazonienne qui envahit une « cathédrale » pas comme les autres ; un hôtel renfermant le mystère d'un assassinat ; une femme qui apparaît toujours au moment où quelqu'un va mourir ; une autre qui chante invariablement le même refrain tout en dissimulant son identité ; un homme qui rencontre la femme de sa vie à Hambourg mais la quitte ; un corsaire portugais qui meurt d'une flèche ; un Palestinien passe une nuit auprès d'une flamboyante Indienne en échange d'une couverture ; le grand-père de l'écrivain qui découvre un trésor en faisant croire qu'il frotte la lampe d'Aladin.

Comme plusieurs écrivains d'Amérique latine, Sepúlveda laisse libre cours à son imagination. Ainsi,

il fait renaître la dernière Grecque d'Alexandrie, femme disparue depuis longtemps. Elle lui a pourtant donné rendez-vous dans un café qui avait existé, il y a des années de cela, et dont on se rappelle à peine. Sans oublier son humour grinçant, souvent féroce (avez-vous déjà rencontré un chien à qui ses aïeux ont transmis un gène lui permettant de déféquer, sur un regard de son maître, et d'expulser les doublons d'or qu'il a avalés ?). Le recueil est truffé de superbes anecdotes, drôles surtout, parfois sérieuses, mais portant toujours le sceau de celui qui sait que la vie, si elle n'est pas de tout repos, arrange tout, à l'aide du temps. Avec une exception, cependant. La fuite devant le régime fasciste de Pinochet et l'exil ne sont jamais minimisés, et le dard de la patrie perdue continue à blesser l'écrivain qui vit aujourd'hui dans les Asturies, en Espagne, après avoir passé plusieurs années à Hambourg et à Paris.

Voilà des histoires qui réchauffent le cœur et qui nous apportent le souffle d'un continent.

HANS-JÜRGEN GREIF



www.instantmeme.com

© Idra Labrie / Perspective



Hans-Jürgen GREIF

Le chat proverbial

Vous êtes chats, ou pas? Peu importe. Le Chat proverbial convaincra même les plus récalcitrants, les moins enclins à se laisser séduire par la race féline.

Danielle Laurin, Le Devoir

Un livre cosmopolite, et plein de justesse sur le plan de la psychologie.

Catherine Lachaussée, Radio-Canada

Nouvelles
299 pages, 25 \$
ISBN 978-2-89502-279-4



Guillaume CORBEIL

L'art de la fugue



© Jean-Marie Lamio

FINALISTE AU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2009
LAURÉAT DU PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE DE LA NOUVELLE 2009

On en redemande, de ces histoires pleines de liberté et d'intelligence jubilatoire.

Suzanne Giguère, Le Devoir

L'une des très belles découvertes de la saison.

Tristan Malavoy-Racine, Voir Montréal



Nouvelles
147 pages, 20 \$
ISBN 978-2-89502-253-4

L'instant même

www.instantmeme.com

ÉRIC SIMARD

Être

Septentrion, Québec

2009, 162 pages

Coll. « Hamac »

Être est le premier recueil de nouvelles d'Éric Simard, qui a déjà publié deux romans, *Cher Émile* (un roman épistolaire salué par la critique) et *Martel en tête*. Avec cette dernière parution, Simard ausculte avec acuité et tendresse l'existence de quinze personnages.

L'existence est la pierre angulaire de ce recueil, dont les nouvelles portent toutes pour titre un verbe à l'infinitif indiquant le chemin que prendra la découverte de soi pour chaque protagoniste : « Vivre », « Apprendre », « Souffrir », « Mentir », « Haïr », « Vieillir », etc. Les nouvelles mettent souvent en scène des exclus, pour la plupart des enfants, qui cherchent, au milieu de leur solitude, un moyen de se sentir pleinement vivants, pleinement existants. De petits et grands drames prennent place dans ce recueil, allant de la soif d'attention de la part d'un enfant au désespoir profond d'un adulte qui refuse sa vie. L'auteur passe aisément de la légèreté à la profondeur, surprenant habilement le lecteur au détour d'une page.

Simard nous présente des êtres qui se débattent pour vivre et les saisit dans l'action ; la beauté de son recueil réside là, dans cet élan magnifique de l'humain qui tente d'échapper à l'indifférence, qui souhaite s'approcher du bonheur. Deux nouvelles du recueil sont particulièrement touchantes : « Souffrir », qui raconte avec une belle sensibilité le destin d'un orphelin placé par commodité parmi les fous, et « Mourir », écrit en hommage à Pauline Julien, et qui dit bien la douleur de ceux qui sentent progressivement qu'ils sont moins, qu'ils ne sont plus.

C'est un beau recueil à lire, qui ouvre sur une réflexion essentielle et nous porte à reconsidérer notre propre façon d'être. Il n'y a à vrai dire que le style qui m'a laissée un peu froide ; il manque selon moi d'un peu de relief et est parfois répétitif, mais certains apprécieront sans doute cette simplicité recherchée par l'auteur.

CHANTALE GINGRAS

POÉSIE

CAROL LABEL

La nuit est un objet étrange

L'Hexagone, Montréal,

2007, 67 pages

Depuis sa première œuvre parue en 1981, Carol Label participe activement à la promotion et à la diffusion de la poésie et de l'art, spécialement dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Conférencier, animateur culturel et professeur de philosophie à la retraite, il a écrit à ce jour près d'une quinzaine de livres dont deux ont reçu le prix Abitibi-Bowater (Abitibi-Consolidated, sous son ancienne dénomination) offert par le Salon de livre du Saguenay : *Clapotis du temps*, un recueil de haïkus écrit avec André Duhaime en 2003, et *La nuit est un objet étrange*, publié en 2007.

Sans être des haïkus, les poèmes de ce dernier recueil adoptent deux caractéristiques du genre : la brièveté et la densité. D'entrée de jeu, cette capacité à dire beaucoup en peu de mots séduit le lecteur, qui, de surcroît, se sent interpellé par le questionnement du poète : « sais-tu ce que tu cherches ° dans des chambres de nulle part ° à funambuler d'étranges phrases ° aurait-il mieux valu ° ne pas entendre cette voix ° au sommet du poème : ° tu n'es qu'un passant ° dans l'indifférence de l'éternité » (p. 13). Comme ces quelques vers, toute l'œuvre interroge (les titres des trois premières sections sont des questions) en même temps qu'elle fournit des réponses sous forme de constats clairs et incisifs. À quel propos ? Il s'agit parfois de l'amour (surtout dans la troisième partie, « L'amour est-il une construction trop raisonnable »), mais plus souvent de l'existence, de la quête de sens et de la poésie. Quant à la nuit, cet « objet [poétique] étrange », elle semble générer les circonstances propices à l'avènement d'une conscience, celle de la valeur ou de la cruauté de la vie, du moment qui passe, fugitif : « Le ciel a bu l'aube ° la ville s'éveille dans la lourdeur ° de nos insignifiances ° dans le distrait des choses ° au milieu d'une seconde ° on peut échapper ° toute sa vie » (p. 36) ; « Tout ce qui n'est pas caressé ° par la nuit ° est cruel » (p. 58). C'est cette conscience du monde, cette clairvoyance de chaque jour, à la fois nécessaire et impuissante, vers laquelle le lecteur est sans cesse dirigé. Être lucide, savoir la futilité des « quotidiennitudes » (p. 43) qui marquent le parcours de l'être humain, soit. Mais cette acuité du regard permet-

elle d'éviter la souffrance et l'angoisse (voir p. 47) ? S'accompagne-t-elle d'une conséquence naturelle et logique ou de quelque compensation : « des heures ° à regarder tomber le réel ° comme des actes manqués ° on se trompe si facilement ° de bout du monde ° aujourd'hui tourne sans cesse dans l'hier ° que faire des réponses ° qui n'effacent rien » (p. 37) ? Ces questions apparaissent fréquemment dans le texte et appellent les réponses pessimistes du poète qui, comme d'autres, semble pourtant trouver dans l'art un espace de liberté, une porte de sortie, une façon d'« exister en légitime défense » (p. 34) : « Parfois la nuit ° À boire des poèmes ° On devient quelqu'un d'autre ° Chaque gorgée tue une peur » (p. 21).

« Ce qui passe parfois dans le[s] poème[s] » (p. 67) de ce livre – on devrait dire *souvent* –, c'est le sentiment d'une forte prise sur le réel, qui s'exprime sans détour. L'impression d'une évidence cependant étrangère.

EMMANUEL BOUCHARD

RÉMI TREMBLAY

Aux chevaliers du nœud coulant. Poèmes et chansons

Édition établie, présentée et annotée par Jean Levasseur, Québec, Presses de l'Université Laval 2007, 531 pages

Rémi Tremblay ne fut certainement pas le seul versificateur, dans ce lointain 19^e siècle québécois, à profiter du moindre événement politique pour pousser la serinette dans les journaux de son temps, sur des airs que chacun connaissait mieux que les premiers mots de la Genèse. La poésie québécoise en fut longtemps une de circonstances. Mais elle l'était avant tout d'une manière que l'on pourrait dire intronisatrice, agissant comme si l'Histoire, alors, s'écrivait littéralement sous vos yeux, que ses héros tutélaires étaient directement relayés par ceux qui défrayaient les manchettes. Il suffit de songer que le premier poème de François-Xavier Garneau, dans les années 1830, est un long dithyrambe à Denis-Benjamin Viger pour saluer sa mission diplomatique en Angleterre, sur le fond de la bataille des voltigeurs de 1812 où Viger et quelques autres s'étaient illustrés. Il va sans dire que les auréoles mythologiques étaient distribuées généreusement. Elles le seront tout autant pendant des années, dans quelques pièces de Crémazie et, plus tard, chez Louis Fréchette, William Chapman ou Adolphe Poisson, qui fut sans doute le dernier émule de cette actualité canonique.

Éric Simard

Être



Éric Simard

Carol Label

La nuit est un objet étrange



L'Hexagone

Ce fut la tâche de Rémi Tremblay, à partir de 1870, de « renouveler » la poésie de circonstances en lui dépinglant ses lettres de noblesse. Citons en exemple « Le chemin de fer à Senécal », un poème de 1881 à propos de ce surintendant d'une compagnie de chemin de fer gouvernementale, Louis-Adélarde Senécal, dont l'administration fut marquée par la corruption et un procès fort médiatisé. La chanson s'ouvre ainsi : « Pour amuser tous nos poètes ° Ont fabriqué des chansonnettes ; ° Ils ont alignés bien des vers, ° Chanté mille sujets divers. ° Tout ce qu'ils font, c'est prosaïque. ° L' d'vraient nous fair' de l'esthétique : ° Quelque chose de monumental ° Sur le chemin d'fer à Senécal ». Bel exemple de l'ironie tout azimuts de Tremblay, autant à propos de la poésie de son temps que vis-à-vis de sa propre pratique. Dans son

introduction, Jean Levasseur, qui avait déjà édité le roman autobiographique de Tremblay intitulé *Un revenant*, revient sur le parcours de cet écrivain atypique au Canada français, né à Fall River en Nouvelle-Angleterre, depuis sa participation à la guerre de Sécession jusqu'aux nombreux journaux qu'il fonda, dont le célèbre *Le Canard* en 1877.

Chaque pièce de cette énorme anthologie est précédée, le plus souvent, des partitions originales, et d'une mise en contexte indispensable à cet art qui, dans sa nature même, était loin d'être conçu pour que la postérité s'en souvienne. C'est donc par accident, si l'on veut, qu'il nous est donné de lire ces poèmes, restitués comme les circonstances oubliées dont ils sont les enfants indociles, comme les airs désappris qui les accompagnaient.

VINCENT-CHARLES LAMBERT

ROMAN

OLIVIER ADAM

Des vents contraires

Éditions de l'Olivier, Paris

2008, 255 pages

Les romans d'Olivier Adam sont toujours sombres ; la mer est omniprésente ; les relations entre mère et enfant sont difficiles (*Falaises*, *À l'abri de rien*). Son nouveau livre ne fait pas exception. L'auteur met en scène Paul Anderen et ses deux enfants, qui ont été abandonnés par leur mère, Sarah. Cette dernière a disparu sans laisser de trace, déstabilisant ainsi ceux qui sont laissés derrière elle. Son fils de dix ans se referme sur lui-même, sa fille, qui vient d'entrer à l'école, demeure inconsolable. Le roman est écrit sous forme d'autobiographie, rendant ainsi le récit plus plausible encore.

Le lecteur suit, sur une période de quelques mois, l'évolution de Paul, écrivain dont la plume s'est brisée depuis plusieurs années déjà, et celle des enfants dans leur nouvel environnement. Après la disparition de Sarah, la famille déménage à Saint-Malo où le père travaille comme instructeur dans l'auto-école de son frère. Se déroulent des événements anodins en apparence, mais aux conséquences qui seront révélées à la fin du roman – une jeune fille en fugue à cause de son beau-père, une brute ; l'inspecteur Bréhel qui, mine de rien, résout le mystère de Sarah, la disparue ; certains élèves de l'auto-école avec qui Paul se lie d'amitié. Comme souvent chez Adam, on boit, on fume beaucoup, on dort peu, la vie quotidienne se transforme en un nœud inextricable de problèmes qui enserrant à la manière d'un filet les personnages qui ne peuvent plus s'en libérer. Ce qui semble ordinaire tombe dans le domaine du grave et de l'inhabituel, traits caractéristiques des romans d'Adam qui déploie des vies empreintes d'angoisses, du regard des autres ; des existences qui tentent de vaincre (le titre est bien choisi) les vents contraires.

Ici, la Nature répond aux tempêtes de l'âme des protagonistes, tempêtes d'autant plus violentes qu'en surface, elles paraissent dans la fatigue des yeux, une grimace de douleur, l'amour inconditionnel de Paul pour ses enfants. Le leitmotiv demeure la disparition de Sarah, reprise sans arrêt, bien que brièvement, soulignant ainsi le questionnement permanent du protagoniste qui se calmera seulement le soir où il apprendra ce qui est arrivé à sa femme. C'est à partir de ce moment que peut commencer le travail du

RÉCIT

MICHAEL NICOLL YAHGULANAAS

Le vol du colibri, d'après une fable amérindienne

Richard Desjardins (trad.), Montréal, Boréal, 2008, 60 pages

Difficile de parler de ce livre sans d'abord dresser la liste des voix qui y concourent : Richard Desjardins signe la traduction et la préface de cette fable provenant de la tradition des Haidas et des Quechuas, peuples autochtones de la côte ouest canadienne et de l'Amérique du Sud ; Michael Nicoll Yahgulanaas en est l'illustrateur et le commentateur ; Sa Sainteté le dalaï-lama, le postfacier, à quoi il faut ajouter le nom de Michelle Benjamin, qui en présente aussi un commentaire. C'est la beauté et la qualité de l'objet qui surprend d'emblée le lecteur : une couverture rigide enfermant des pages d'une graphie soignée où les figures animalières aux formes arrondies éclatent en noir, en blanc et en rouge ; une mince plaquette qui, au moins par les vingt pages de sa partie centrale où figure la fable elle-même, s'apparente à un livre pour enfants. Et peu s'en faut qu'on l'aborde comme tel, non seulement parce que son histoire est simple, mais aussi parce que, comme toutes les fables, celle de Kiriki le colibri cache (à peine) des enseignements : ceux de l'engagement et de la persévérance, de l'espoir et de l'optimisme, de la foi en l'homme et en ses accomplissements, aussi petits soient-ils. De cette belle histoire amérindienne, l'éditeur et le préfacier donne surtout une lecture

environnementaliste, y trouvant une « source d'inspiration » ; s'il partage cette interprétation, le dalaï-lama, quant à lui, en élargit la perspective et rappelle, dans son texte, le message qui lui est cher : celui de la paix et de l'amour du prochain.

Difficile de résumer l'histoire de Kiriki sans la raconter en entier. Cela se ferait en une phrase, mais ne donnerait pas une juste idée de ce joli petit livre qu'il faut feuilleter soi-même pour en distiller tout le miel, goutte à goutte.

EMMANUEL BOUCHARD



deuil. Cependant, avant de pouvoir s'abandonner à la douleur qui s'apaisera avec le temps, le sort fait passer les personnages par l'enfer de l'incertitude.

Une mise en garde : la langue qu'utilise Adam est truffée d'expressions argotiques, ce qui ne devrait pas plaire à certains lecteurs. De plus, afin de donner une allure de vitesse dans le déroulement des jours, les règles de ponctuation ont été souverainement ignorées, autre cause possible de difficultés lors de la lecture. Mais ces remarques n'enlèvent rien à la gravité du sujet ni à la construction brillante du texte.

HANS-JÜRGEN GREIF

MARIE BOURASSA

Le maître des peines

Les Éditions JCL, Saguenay, 3 tomes

1 : *Le jardin d'Adèle*, 2008, 544 pages

2 : *Le mariage de la licorne*, 2008, 512 pages

3 : *Le salut du corbeau*, 2009, 466 pages

De la part de Marie Bourassa, ce qui apparaît comme une irruption imprévue dans le monde du roman est en réalité un aboutissement. Il suffit de consulter le site Web [www.mariebourassa.net] pour s'en convaincre. *Le maître des peines* est issu d'une gestation qui aura duré une dizaine d'années, au cours desquelles l'auteure s'est documentée sur le Moyen Âge et a peaufiné à la fois son intrigue, les caractères et caractéristiques de ses personnages, de même que les nombreuses versions successives qu'elle a patiemment couchées sur le papier.

Il en est résulté un monument de plus de 1 500 pages, un ouvrage en trois volumes d'une qualité indiscutable, qui propose au lecteur une visite guidée de cette époque troublée et néanmoins fascinante qu'est le Moyen Âge, qu'on découvre petit à petit dans ses traits les plus marquants. La fresque que Bourassa peint sous nos yeux séduit encore plus qu'elle ne choque. Car certains moments en sont d'un réalisme difficile à supporter.

L'action se situe alternativement en Île de France et en Normandie, entre 1340 et 1391. La guerre de Cent ans vient de commencer. Bientôt, l'Europe sera décimée par la grande peste et ravagée par des hordes de désespérés, souvent constituées de militaires démobilisés qui cherchent à profiter du chaos ambiant pour piller les ruines de ce continent voué à la famine et aux épidémies. Le menu peuple est étran­glé, réduit à la misère par les impôts de toute nature destinés à soutenir la guerre et le faste des cours royales

Louis Ruest est fils de boulanger, descendant d'une famille qui pratique

ce noble métier, d'une importance capitale à l'époque, depuis plusieurs générations. Dès son plus jeune âge, il travaille à l'entreprise familiale, mais son père, un ivrogne irrécupérable, le maltraite et l'humilie chaque fois qu'une occasion se présente. Sa mère, au contraire, le protège de son mieux, mais il se retrouvera bientôt seul pour faire face à l'adversité. Il apprendra à travers diverses tribulations à faire taire son âme et sa sensibilité.

Lorsqu'un concours de circonstances fera de lui un bourreau, de nouvelles perspectives d'avenir s'offriront à lui et il se consacrera à son nouvel office avec toute l'application que lui dicte son tempérament et que lui permet son détachement devant la souffrance. Ainsi sera-t-il appelé à jouer son rôle d'exécuter dans plusieurs événements historiques du temps.

Louis a depuis longtemps effectué sa descente aux enfers lorsqu'on le marie à une enfant, dernière descendante d'une famille noble ruinée. Jehanne avait envisagé sa vie tout autrement qu'unie à un homme que tous méprisent. Mais sa nature douce l'incitera à s'intéresser à ce mari étrange et peu sociable qu'on lui a imposé. C'est talonné par un concurrent aussi féroce que tenace que le bourreau entreprendra de reconquérir son humanité, une démarche qu'il mettra de nombreuses années à compléter. Il y parviendra grâce à l'amour inconditionnel de sa femme et à son attachement pour un enfant qu'il a toutes les raisons de haïr, mais qui parviendra néanmoins à se glisser dans son cœur.

Toute l'intrigue se joue donc autour d'un seul héros principal, dans l'ombre duquel gravite pourtant toute une galerie de personnages secondaires dont la présence est plus ou moins accusée selon le rôle qu'ils ont à jouer dans une action dont l'aspect physique le dispute au volet psychologique. Car si la mise en scène et le contexte où évoluent les acteurs sont bien propres à forcer l'intérêt, l'essentiel se situe tout de même dans l'évolution de Ruest au fil de sa longue quête d'une sérénité anéantie par une enfance perturbée.

Avec *Le maître des peines*, Bourassa nous offre une œuvre majeure, qui fera certainement sa marque dans notre littérature. Sa trilogie allie la rigueur du document historique au souci de vulgarisation qui caractérise les best-sellers. Les passionnés de l'époque médiévale y trouveront leur compte, aussi bien que les amateurs d'aventure et les tenants de la qualité littéraire.

La reconstitution historique de l'époque est particulièrement soignée. Elle fait appel tantôt à la description

minutieuse de certains lieux, tantôt à l'évocation ou à un vocabulaire riche de mots disparus et significatifs des réalités du temps. Par ailleurs, en dépit de la place que prend la dimension spirituelle de l'intrigue, l'action ne stagne à aucun moment, sans cesse alimentée en péripéties. Enfin, l'écriture est soutenue d'un bout à l'autre et ne s'autorise aucune faiblesse.

Cette première apparition de Bourassa dans l'univers de la littérature est loin d'être un coup d'essai. C'est un coup de maître, à n'en pas douter, et il n'est pas étonnant que la carrière de ces trois livres sur le marché soit déjà bien amorcée. Il est à noter que leur publication en France aura lieu sous peu, par l'entremise d'une maison spécialisée dans la littérature de masse.

CLEMENT MARTEL

ALEXANDRE BOURBAKI

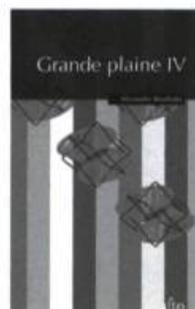
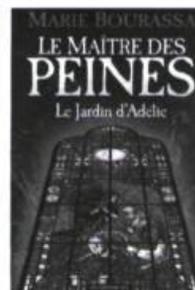
Grande plaine IV

Alto, Québec

2008, 271 pages

Les auteurs-narrateurs « Bourbaki » (alias vous-savez-qui) présentent ici une curieuse « autofiction ». Dégoûté par Montréal, le narrateur part au gré du vent, se pose à « Mailloux », village entre la métropole et Trois-Rivières. Là, il tombe sur l'étrange gérant d'un motel qui adopte la chienne du voyageur en mal d'air frais, de même que sur une certaine Béatrice, propriétaire d'un Internet-café et amoureuse d'un jeune homme, Petit, qui se révèle être le sosie du voyageur. Ce Petit vit ce qui arrive au voyageur et il lui livre, non sans gêne, quelques carnets qui laissent son (unique) lecteur pantois. Le titre *Grande plaine IV* est dû à une gigantesque manifestation d'art en plein air qui se déroule, à la fin de ce non-roman, sous les yeux du narrateur qui, lui, préfère filer à l'anglaise. On aura compris que le peintre Molinari est pour quelque chose dans le titre, ou n'importe lequel des minimalistes après la révolution de l'abstraction lyrique des années cinquante et soixante. Les personnages secondaires sont souvent plus savoureux que Bourbaki, comme la maîtresse, le propriétaire d'un magasin pour matériel d'artistes, des gens atteints de la maladie du sommeil, répandue par quelques moustiques qui se sont échappés d'un envoi en provenance d'un pays tropical. Toutes ces gens, on les retrouve dans une multiple mise en abyme tant devant les yeux de Bourbaki que de son double, le *Doppelgänger* « Petit ».

Ce bref résumé, ou cette tentative de résumé, ne rend pas justice au texte, qui



est essentiellement un jeu continu, comme en témoignent les anagrammes de Molinari (Marolini, Moranili, Lomaniri, Rimilona, Milinaro, Rimonal) qui, à leur tour, renvoient à Réjean Ducharme et compagnie, entre autres. Pour ma part, j'avoue que le côté ludique m'a beaucoup plu, pendant un temps. Seulement, il est trop étiré, se présente souvent de façon incongrue et gratuite, manque de finesse. L'ironie, qui aurait pu être grinçante, ronronne de manière imperturbable, une machine huilée dans laquelle j'ai envie de jeter quelques cailloux pour la faire grincer un peu.

HANS-JÜRGEN GREIF

ANNIE CLOUTIER

Ce qui s'endigue

Triptyque, Montréal, 2009, 231 pages

Selon la quatrième de couverture, *Ce qui s'endigue* est le premier roman d'Annie Cloutier, étudiante en sociologie à l'Université Laval. Il faut le dire dès le départ : voilà qui ne paraît guère, tant le roman est bien construit et d'une grande qualité littéraire, en dépit de quelques erreurs ou maladresses que l'on peut déceler, çà et là.

L'histoire est originale : la jeune romancière, mère de trois enfants, qui a dû renoncer à sa carrière et à ses études pour en prendre soin et les éduquer, met en scène deux femmes, Anna et Angéla, nées le même jour à Delft, aux Pays-Bas, et dont elle raconte en parallèle leur destin qui s'entrecroise, depuis leur tendre enfance jusqu'au terme de leur âge adulte, du moins dans le cas de l'une d'elle. Si elles ont été liées au cours de leurs premières études, elles se sont perdues de vue pendant une longue période. Anna, née dans un milieu favorisé, voire quelque peu bourgeois, est devenue obstétricienne, spécialiste des césariennes, comme son père, car, pour elle, il est impensable que les femmes accouchent dans la douleur. Elle préfère les aider en planifiant mieux les naissances. Elle est presque parfaite, jusqu'au jour où, après la mort tragique de sa mère qui s'est suicidée, elle entretient une relation avec un homme politique qui deviendra premier ministre du pays, mettant ainsi en péril son couple et la pratique de sa profession.

Impulsive, Angéla est tout à l'opposé de la première. D'abord, contrairement à Anna qu'elle envie, elle n'est pas satisfaite de son corps, car elle se trouve grosse et doit abandonner ses cours de danse, puis ses études pour se lancer en Indonésie dans le commerce

équitable. C'est d'ailleurs dans ce pays, jadis colonisé par les Néerlandais, elle qui est assoiffée de justice, qu'elle épouse un professeur universitaire qu'elle force à venir pratiquer dans son pays. Elle parvient toutefois à s'accepter en retournant plus tard aux études et décide, dans sa grande générosité et sa grande détermination, de quitter le confort du foyer et son mari, pour aller pratiquer seule dans une région pauvre de l'Indonésie, son mari y étant désormais considéré comme *persona non grata*. C'est alors que les deux protagonistes se croisent à nouveau pour entretenir enfin une belle amitié.

Ce qui s'endigue exploite non seulement les rapports entre deux femmes mais s'intéresse aussi au sort des femmes, à leurs succès comme à leurs échecs, à leurs joies comme à leurs peines, à l'amitié qui peut naître entre elles. La romancière ne manque pas, en situant son intrigue aux Pays-Bas, de dénoncer le colonialisme de son pays, par la voie d'Angéla, qui trouve le moyen de le racheter en se dévouant en Indonésie d'abord en devenant une apôtre du commerce équitable pour venir en aide à la population mais aussi en s'y dévouant, plus tard, quand elle s'est quelque peu assagié, à titre de médecin dans une organisme qui ressemble à Médecins sans frontière. Il faut encore apprécier, outre la possibilité qu'ont ces deux femmes à s'assumer et à se construire elles-mêmes, la métaphore de la digue, qu'on peut remarquer dans le titre : les Pays-Bas ont besoin de digues pour exister, pour ne pas être submerger, tout comme le révèle le petit Hans dans la légende ou la fable qu'il nous livre en mettant son doigt sur une fissure pour empêcher la digue de s'écrouler.

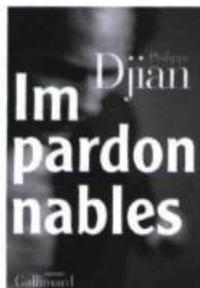
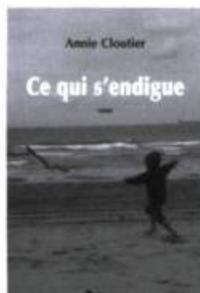
L'écriture d'Annie Cloutier est souvent poétique et de belle qualité. Il n'était toutefois pas nécessaire, pour créer l'ambiance, de déranger constamment le lecteur en recourant à plusieurs mots et expressions en néerlandais dans la narration avec leur explication en annexe. Voilà qui contribue à déranger le lecteur un peu pressé, tout en détruisant parfois l'intérêt. Mais vivement le prochain roman de cette jeune femme qui a des choses à dire et qui sait comment les dire, même si parfois son propos est pour le moins cru.

AURELIEN BOIVIN

PHILIPPE DJIAN
Impardonnables
Gallimard, Paris
2009, 233 pages

Francis, romancier à la fin de la cinquantaine et narrateur du roman, se croit sur le déclin. Il y a une douzaine d'années, sa femme et l'aînée de ses filles ont péri sous ses yeux dans un accident. Sa cadette a également vu sa mère et sa sœur brûler. Jeunesse perturbée, drogues, un mariage insensé avec un jeune banquier qui s'est défoncé à longueur de journée. Et voilà qu'Alice, sa fille, disparaît, mettant l'existence de son père en danger. Remarié avec Judith, il s'est installé au pays basque et rencontre une vieille connaissance qu'il charge de retracer Alice. Le fils de la détective, un jeune homme qui a mal tourné, devra surveiller Judith, soupçonnée par Francis de le tromper. Mais la vérité n'est pas celle que vous et moi avions anticipée. Dans le monde dur d'aujourd'hui, certains actes deviennent impardonnables...

C'est sans doute l'un des meilleurs romans de la rentrée printanière. Une prose ciselée, une finesse d'observation rarement remarquée, une façon de construire un roman qui révèle la main du maître : ce livre pourrait très bien figurer comme modèle dans les cours de création littéraire. L'action se déroule en deux temps : d'abord, il y a une lenteur qui vous pousse à tourner les pages, ensuite, une vitesse que je qualifierais de fulgurante, où les événements se bousculent à un point tel que les informations tombent comme des coups de masse, propageant à l'intérieur du texte des réverbérations qu'on ressent comme des points d'orgue. Cependant, ce sont les motivations des personnages qui demeurent le côté le plus passionnant de ce livre. Leur méchanceté est simplement racontée, sans que Djian ne lève l'index. Il n'explique jamais les agissements qui, à première vue, n'ont aucun sens. Tout le métier – immense – de Djian est là : amener le lecteur à comprendre par lui-même les réactions du narrateur. Car ces êtres mentent comme ils respirent tout en donnant l'impression qu'ils disent la vérité. Ils se moquent de la sincérité de Francis qui, hébété quand il découvre dans quel nid de vipères il vit, leur arrache les masques toujours changeants. Il ne le fait pas en se regorgeant, il s'enferme, pour ne pas tomber dans la plus brutale des dépressions, dans l'écriture d'un nouveau roman. Les abîmes au bord desquels se trouve l'écrivain



sont terrifiants ; ce qui grouille là, loin au-dessous de lui, il faut l'accepter, mais pas l'intégrer dans sa vie. Pour ne pas perdre la raison. Pour survivre.

Au risque de me répéter : une magnifique écriture, un esprit clair qui ne perd à aucun moment le fil de la narration, un ton parfaitement adapté au sujet. Que peut-on attendre de plus d'un roman qui fera le bonheur des lecteurs ?

HANS-JÜRGEN GREIF

GEORGES DESMEULES

Le projet Syracuse

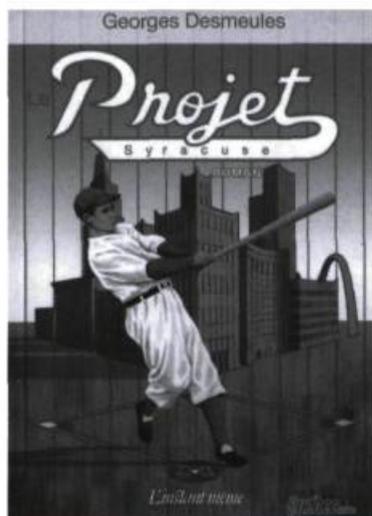
Québec, L'instant même
2008, 243 pages

Georges Desmeules compte déjà quelques publications à son actif, la plupart étant des essais. *Le projet Syracuse* est son premier roman.

Le protagoniste, Wolf Habermann, sommité mondiale des mathématiques, débarque aux États-Unis quelque peu avant la Seconde Guerre mondiale. On découvre qu'il est envoyé par Hitler dans le but de retarder la recherche scientifique étatsunienne. Pour ce faire, Habermann propose une énigme mathématique complexe qui intrigue suffisamment l'élite scientifique du pays de l'Oncle Sam pour détourner son attention. Une fois la guerre passée, Habermann reste aux États-Unis et se découvre un intérêt pour le base-ball.

Voilà l'intrigue principale ; mais plusieurs intrigues secondaires sont inscrites en filigrane dans ce roman brillant comme on en trouve peu, savamment construit, qui exige une lecture attentive et fait appel à l'intelligence du lecteur : il faut y percevoir le caractère ironique de la démesure, à bien des égards – une démesure qui, à bien plus petite échelle, peut être comparée à celle qui fait de *La maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski (2000) une toile d'araignée dont on sort nourri (ou gavé) d'informations scientifiques, sociologiques, anthropologiques, historiques. *Le projet Syracuse* réside aussi à cette enseigne.

C'est un roman d'espionnage... qui ne ressemble pas à un roman d'espionnage. Oubliez James Bond ; oubliez les complots internationaux de Jean-Jacques Pelletier ou de Philip Le Roy. L'intrigue du roman de Desmeules se déploie avec lenteur – la lenteur d'une partie de balle –, et le lecteur avide de rebondissements et de coups de théâtre en fin de chapitre ferait mieux de chercher ailleurs. En arrière-plan se trouve racontée une histoire du base-ball qui exige



un minimum d'intérêt de la part du lecteur – c'était mon cas et, quoique je connaisse bien le sport national des États-Unis, Desmeules m'a dérouté par sa connaissance admirable de ce sport. Surtout, ce sont les diverses interprétations (sémantiques, sociologiques, mythologiques) du base-ball qui retiennent mon attention : pour Desmeules, le base-ball n'est pas que du base-ball ; c'est un sport symbolique, représentatif de la société états-unienne des origines à nos jours, et aucun de ses éléments caractéristiques, définitionnels, n'est fortuit. Si, dans *Le grand roman américain* de Philip Roth, c'étaient les personnages foulant le terrain de balle qui s'avéraient intéressants, dans *Le projet Syracuse*, les personnages et l'intrigue sont dépassés en importance par la forme de la narration – on croirait assister à un documentaire ; seulement, il est difficile de distinguer le vrai du faux, qui coexistent tout au long du roman – et l'univers sous-jacent de l'œuvre, qui fait du sport national états-unien quelque chose d'autre qu'un simple divertissement.

J'ai comparé Desmeules à Danielewski ; on pourrait le comparer à Eco pour son érudition ou à Borgès pour sa construction labyrinthique qui fait que le lecteur en vient à se demander où il est rendu – et pourquoi il y est rendu ! Ce roman vaut le détour parce qu'on en apprend – sur la balle, sur la société états-unienne, certes, mais surtout sur l'art de la diversion et sur cette interdépendance entre littérature et science.

STEVE LAFLAMME

MARIE-BERNADETTE DUPUY

Les tristes noces

Les Éditions JCL, Saguenay
2008, 646 pages

La grotte aux fées

Les Éditions JCL, Saguenay
2009, 649 pages

Ces deux romans constituent les tomes troisième et quatrième de la suite amorcée par *Le moulin du loup* et *Le chemin des falaises*. Il s'agit aussi des onzième et treizième ouvrages publiés au Québec par cette auteure d'Angoulême, pour qui son association avec les Éditions JCL a été, paradoxalement, un tremplin pour pénétrer vraiment le lectorat de masse de France et de toute la francophonie. En effet, la plupart des titres de Marie-Bernadette Dupuis publiés initialement au Québec ont été diffusés en Europe par les éditions France-Loisirs.

Novembre 1918. La Première Guerre mondiale a pris fin. Au Moulin du loup, la vie reprend son cours avec le retour des hommes. Si Jean, le mari de Claire, et son frère Matthieu ont été épargnés physiquement, tous n'ont pas eu cette chance. De plus, les séquelles psychologiques sont profondes et les rapports s'en ressentent. Et voilà que des petites filles sont agressées par un prédateur masqué dont on n'arrive pas à retrouver la trace. Le hasard permettra finalement d'identifier le coupable, mais la famille de Claire s'en trouvera perturbée.

Ce sont principalement les tribulations amoureuses de Faustine, la fille de Jean, qui font l'objet des *Tristes noces*. De fil en aiguille et à travers divers malentendus, la jeune fille renoncera à son amour pour Matthieu et épousera Denis, le châtelain junior de Ponriant, qui se révèle violent et dépravé et qui ne parviendra pas à s'attacher sa femme.

À son retour du front, hésitant à se remettre au travail de la terre, Jean entreprend une nouvelle carrière à temps partiel dans le journalisme et l'écriture. Ses textes sont vite reconnus et lui rapportent un revenu d'appoint bienvenu, encore qu'aléatoire. Mais il n'est plus le même et Claire a beaucoup de difficulté à le rejoindre. Leur amour s'étiole, rendant plus tentantes les aventures qui s'offrent. Quant au moulin, un étranger séduisant l'exploitera un temps en payant un loyer, et c'est Matthieu qui prendra finalement la relève de son père Colin, mort dans des circonstances tragiques.

La grotte aux fées prend fin sur un épisode qui remet bien des choses en question dans la vie des personnages. Dupuy a d'ailleurs résolu d'ajouter un



tome à cette saga, dont le sujet est loin d'être épuisé, si on en croit les conclusions du quatrième tome.

Il serait vain de vouloir accuser l'auteure d'exploiter à outrance, par des artifices plus ou moins cohérents et vraisemblables, un sujet qui lui a valu le succès de prime abord. Ce qui caractérise principalement Dupuy, c'est son imagination, sa faculté de faire rebondir l'action de façon inattendue pour en renouveler l'intérêt. Cette suite de quatre romans nous plonge dans un univers de personnages multiples, qui ont chacun leur caractère et qui offrent de nombreuses opportunités de développement. Ainsi, si Claire en est le personnage principal et si elle constitue le fil conducteur de l'action, diverses intrigues se nouent autour de son cheminement propre. Le lecteur en vient à faire corps avec ce microcosme, à vivre les sentiments des êtres mis en scène et à faire partie du récit. Le monde que Dupuy nous propose est vivant, il évolue sous nos yeux et on a vite le goût de participer de sa dynamique.

Cette fresque a pris naissance il y a moins de deux ans. Deux mille cinq cent pages plus tard, elle séduit toujours un lectorat considérable, au Québec et ailleurs. La suite en est même très attendue.

C'est qu'on ne se lasse guère de cette écriture qui, sans prétendre à la haute littérature, est suffisamment variée et élaborée pour éviter toute monotonie, alors qu'elle a à un très haut degré le mérite de la précision et de la force évocatrice. Elle s'adresse à un large public et se fait accessible à tous, comme il se doit. En outre, l'action se déroule à un rythme qui ne laisse aucun répit. Le nombre impressionnant de pages ne doit pas nous abuser ; il n'y a là aucune longueur, aucune pause dans la narration.

CLEMENT MARTEL

PIERRE GOBEIL

Le jardin de Peter Pan

Triptyque, Montréal
2009, 99 pages

C'est à une célébration, celle des Îles-de-la-Madeleine, que nous convie l'écrivain narrateur Peter Pan, le héros du dernier récit de Pierre Gobeil, qui nous avait donné entre autres *Tout l'été dans une cabane à canot* (1988), Prix littéraire de la BCP du Saguenay-Lac-Saint Jean, et *Dessins et cartes du territoire* (1993), Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal. Le héros quitte la grande ville et revient dans les îles en bateau depuis Rivière-du-Loup après une absence de quelques

années et après la naissance d'un fils, pour tenter, du haut de sa maison, de se transformer, en insulaire. Dans ce coin de pays qu'il a déjà considéré comme son jardin, comme un véritable paradis, il espère retrouver à nouveau la paix et le temps de vivre. S'il a cru que le temps filait aux îles « plus vite qu'ailleurs » et « qu'il ne [s'y] passait rien » (p. 10), il est forcé de constater que, si les couleurs qu'il a tant appréciées sont encore les mêmes, tout comme ces « nénuphars de la mer », comme il appelle ces îles, avec ses mêmes embruns, marées, vents et tempêtes, le paysage, lui, a profondément changé, tout comme le mode de vie des insulaires. Dans ses promenades, souvent nocturnes, d'une île à l'autre, il note, dans son calepin, qu'il destine à son fils, « la profondeur du silence ou [...] ce glissement des sons happés par le large qui [lui] semblait le plus caractéristique des lieux » (p. 10). C'est dans ce jardin secret qu'il renoue avec les habitants, des pêcheurs surtout, ainsi qu'une Indienne énigmatique, et qu'il nous livre quelques bribes de son passé, qu'il entend oublier afin de mieux vivre l'instant présent.

Au gré de sa fantaisie, il réfléchit sur divers sujets de l'heure : le moratoire sur les pêches, sur la morue, en particulier, qui entrave la vie même des pêcheurs, et sur l'inutilité des cages qu'on brûle, sur la pollution et la contamination de la nappe phréatique et sur la destruction du décor, avec la transformation de la conserverie de poissons en refuge pour visiteurs. La construction de restaurants *fast food*, elle, y est dite d'une laideur... propre à attirer les touristes, envahissants et dérangeants, aux yeux des insulaires, obligés de s'adapter à un nouveau mode de vie. Le narrateur précise que plusieurs d'entre eux ont déserté le large pour prendre pied à terre en tant que guides ou encore aubergistes. Lui-même est dérangé dans sa quête, car l'écrivain a besoin de silence, de calme, de tranquillité, voire d'émerveillement pour trouver les mots justes, tout comme le peintre veut saisir l'âme de ces îles avec ses pinceaux et ses couleurs. Tout n'est cependant pas facile pour le héros qui a peine à comprendre tout ce qui se passe autour de lui, surtout dans son jardin secret qu'il voudrait préserver pour, un jour, le faire découvrir à Pout, son fils de quatre ans, pour assurer « la suite du monde », pour reprendre la belle expression de Pierre Perrault, grand admirateur de l'Île-aux-Coudres.

Le récit, tout empreint de poésie, exige une lecture attentive, car des

explications qu'on aurait besoin à un endroit sont livrées plus loin, qui éclaire donc le lecteur *a posteriori*. Originaire du Saguenay, Gobeil en profite pour rendre hommage aussi à un écrivain de son coin de pays aujourd'hui inconnu, Paul Villeneuve, qui, après le succès de *Johnny Bungalow* et *J'ai mon voyage*, a renoncé à l'écriture pour aller vivre dans une forêt des îles, éloigné du monde. S'il évoque, çà et là, dans son récit, le souvenir de James Joyce, qui a voulu immortaliser l'Irlande dans *Ulysse*, le narrateur a voulu enfermer les îles et les protéger de toute profanation dans son récit. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres : il a beau avoir visité ce coin de pays à plusieurs reprises, il demeure un étranger de passage aux yeux des insulaires.

AURÉLIEN BOIVIN

JULIE GRAVEL-RICHARD

Enthéos

Septentrion, Québec
2008, 259 pages
Coll. « Hamac »

Dans *Enthéos*, son premier roman, Julie Gravel-Richard, professeure au Cégep François-Xavier Garneau, exploite le thème, plutôt récurrent, de la quête de bonheur. Elle parvient toutefois à le traiter d'une manière assez originale en plaçant la foi et la philosophie au cœur même de cette recherche, telle une sorte de touche magique qui ferait lever tout le reste du récit.

Thomas quitte Montréal, abandonnant son doctorat en théologie, et emménage à Québec, chez son frère, où il entreprend une nouvelle thèse en littérature ancienne. Il s'isole dans sa chambre et se prive de tout contact, y compris de son frère Justin, qui représente en quelque sorte son antithèse. La nuit, de violents cauchemars le réveillent. Des fantômes du passé le hantent. Les squelettes sortent du placard et Thomas doit fumer pour retrouver le sommeil. Le jour, il travaille sur *L'Apocalypse* de Jean, mais parvient mal à définir l'angle sous lequel il veut l'aborder. Ne voulant plus chercher le sens derrière l'œuvre, il délaisse l'aspect religieux pour se concentrer uniquement sur le texte.

En fait, Thomas a perdu la foi, car quelque chose s'est brisé avec la mort de Christian, son frère jumeau. Deux intrigues se déploient tout au long du récit. La première nous dévoile petit à petit les circonstances entourant l'événement qui a fait s'écrouler les repères de Thomas. La seconde, qui nous installe plus au quotidien, nous montre comment Thomas tente de

Pierre Gobeil
Le jardin de Peter Pan



Triptyque

Julie Gravel-Richard
Enthéos



Septentrion

se reconstruire à travers les relations interpersonnelles et les réflexions sur la vie. C'est à mon avis celle qui est la mieux menée. Malgré lui, Thomas sera amené à se rebâtir. Il apprendra que, pour y arriver, il doit cesser de se nier. Son directeur de thèse lui reprochera le manque de profondeur de son travail et le poussera vers l'« enthéos », c'est-à-dire l'inspiration. Il fera surtout la connaissance de la mystérieuse Elsa, son enseignante de grec de qui il deviendra amoureux et qui l'initiera aux *Nourritures terrestres* de Gide, livre qui alimentera sa réflexion sur la vie.

Bien que les passages en italique décrivant les cauchemars du personnage semblent un peu plaqués (voire clichés par moments), Gravel-Richard possède un style attrayant. Tant les nombreuses phrases incisives que les scènes dans la ville de Québec parviennent à créer une atmosphère poétique et chaleureuse. Le lecteur s'identifie rapidement au personnage et l'intrigue comporte de nombreuses références intertextuelles comme autant de miettes de pain semées sur sa route. Les clins d'œil tantôt aux auteurs de l'Antiquité, tantôt à Gide,

mais surtout la façon si judicieuse de les inclure dans la quête du personnage font la richesse de ce roman.

À peine quelques pages et, de par la capacité de l'auteure à puiser dans le passé de l'Homme pour répondre aux problèmes du présent, on sait déjà que l'on tient entre les mains un récit intemporel. On sait aussi dès lors qu'il faudra se munir d'un crayon pour noter ses propres réflexions enfantées par la lecture elle-même. *Enthéos* est un roman parfois cliché, certes, mais un roman d'abord et avant tout profondément humain duquel on ne sort pas indifférent.

ALEX NOËL

ANNE GUILBAULT
Joies
XYZ éditeur, Montréal
2008, 95 pages
Coll. « Romanichels »

J*oies* est le cinquième roman d'Anne Guilbault qui, on le voit ici, connaît bien l'art de ficeler une intrigue et de traduire les différents états humains. Avec *Joies*, elle réussit à construire un univers enveloppant qui entraîne

le lecteur dans des réflexions aussi profondes qu'obsédantes, qui continuent de l'habiter longtemps une fois la lecture terminée.

Joies raconte la quête d'un jeune homme à la recherche de sa sœur Georgie, disparue dans des circonstances nébuleuses. On le suit pas à pas dans la reconstitution de souvenirs autour desquels il refonde son monde, se retrouvant désormais seul au cœur d'une ville qui cherche à l'avaloir. Ses pensées sont des spirales où se mêlent la lumière, le vent, des éclats de verre et le fracas du ciel. Et, au milieu, il y a Georgie, la douceur de son souvenir, l'effroi d'un drame que le narrateur paraît avoir oublié.

Beaucoup de choses plaisent dans ce roman : l'intrigue, évidemment, qui nous tient bien accrochés puisqu'elle laisse planer un mystère qui titille habilement le lecteur (qu'est-il vraiment arrivé à Georgie ? le narrateur confond-il réalité et imaginaire ? quel est le véritable fil des événements ?). Il faut aussi souligner la beauté des personnages, tout à fait uniques, à commencer par ce narrateur attachant, qui démontre autant de fragilité que de force dans ses actions.

Anne Guilbault

Joies



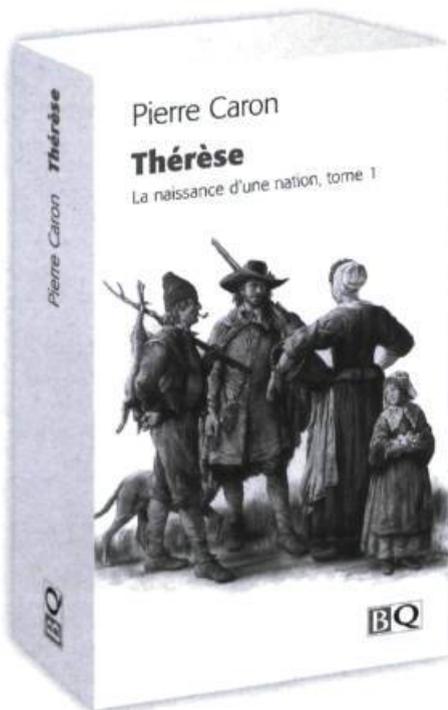
XYZ

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

BQ

20 ans
... et toutes ses lettres!

Catalogue complet : www.livres-bq.com



La grande aventure, c'est la naissance d'une nation. Et il n'est de naissance sans femme pour la donner. Thérèse Cardinal débarque en Nouvelle-France en 1653 et prend aussitôt conscience d'un pays à construire. Laissant les hommes à la guerre, au commerce et au pouvoir, elle lutte pour l'approvisionnement du quotidien, l'instauration de traditions et d'institutions, la pérennité d'une race nouvelle.

Les tomes deux et trois de la grande saga de Pierre Caron paraîtront en automne 2009 et au printemps 2010.

« Une saga absolument fascinante : un des meilleurs ouvrages du genre jamais écrits au Canada. » *Le Soleil*

« Pierre Caron donne à lire une myriade de destins secoués par les remous de l'histoire. Une saga historique populaire à l'écriture solide et évocatrice. » *Le Devoir*

« Pierre Caron, parmi les grands québécois publiés en France : un roman historique haletant. » *Le Nouvel Observateur*

Pierre Caron • Thérèse

La naissance d'une nation tome 1

592 PAGES ♦ 16,95 \$ ♦ ROMAN HISTORIQUE

Il y a ensuite Georgie, femme-lumière qui se consume dans des passions trop grandes pour un seul cœur ; Tomasz, l'écrivain qui accueille et recueille le frère et la sœur ; et, enfin, les gens du cirque, qui illustrent merveilleusement les désenchantements. Mais il y a, surtout, le style ample et sobre de Guilbault, qui sait partout créer de la poésie. Au cœur de ce roman d'une belle tristesse, on avance avec le narrateur « [p]aume contre paume, [...] dans la lumière qui éclabousse nos pas » (p. 16).

Joies est un roman fort, pleinement achevé, de la trempe des œuvres belles et rares auxquelles on revient toujours et qu'on relit, encore et encore, le cœur noué.

CHANTALE GINGRAS

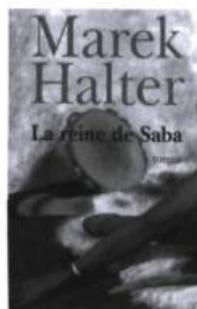
MAREK HALTER
La reine de Saba
Robert Laffont, Paris
2008, 334 pages

Le Premier Livre des rois de la Thora, versets 1 à 13, parle d'une femme mythique, la reine de Saba : elle a entendu par hasard qu'un roi était l'incarnation même de la sagesse. Pour

s'en convaincre, elle lui rend visite, lui soumet des énigmes dont il trouve la clé. Impressionnée, elle lui offre de l'or, des parfums, des pierres précieuses et reconnaît la main de Dieu sur cet homme. Mais cet épisode ne constitue qu'une petite partie du roman. Comme dans ses autres livres (sur les femmes de l'Ancien Testament, par exemple), l'écrivain prolifique s'appuie sur des travaux d'archéologues, situe le royaume de la reine et réinvente sa jeunesse, son père, ses guerres. Dommage que la narration se déroule à la manière d'un fil sur un rouet ; l'imagination de l'auteur ne réussit guère, malgré le recours fréquent à des lieux historiques, à ressusciter cette femme légendaire. Le lecteur est bombardé d'informations sur la cour, les vêtements, la façon de vivre, la cuisine éthiopienne (les spécialistes sont convaincus que le royaume s'étendait sur les deux rives de la mer Rouge) qui ressemblent à ce que l'on y trouve encore aujourd'hui. On croit qu'elle a conçu un fils pendant son séjour à Jérusalem, mais rien n'est moins sûr. D'après Marek, elle a embrassé le judaïsme et a reçu l'arche d'alliance – d'où le nombre considérable de juifs éthiopiens.

À travers la jeunesse de cette reine, que Marek appelle Makéda, se profile Salomon au seuil de la vieillesse, roi de Juda et d'Israël, grand bâtisseur et, circonstance attisant la curiosité de la reine, seigneur d'un immense harem (700 femmes, 300 concubines). Ce seront justement ces femmes, venues des quatre coins du monde connu, qui seront la cause de la perte du roi. Elles continuent à vénérer les dieux de leurs pays d'origine, le roi offre à ces « abominations » des sacrifices à son tour et sera promptement puni par Yahvé, lui et son peuple.

L'épisode est séduisant, certes ; une reine noire, qui se doit d'être belle, jeune et intelligente (elle apprend l'hébreu en quelques mois, d'après l'auteur), un roi qui est revenu de tout, mais sachant séduire encore par les mots : le *Cantique des cantiques*, ce merveilleux chant d'amour, il l'écrit avec Makéda. Pour ma part, j'aurais préféré un traitement du sujet plus sobre, moins alambiqué, en présentant cette reine pour ce qu'elle est aux yeux de l'Histoire : monarque parmi beaucoup d'autres qui ont rendu hommage à Salomon, remarquable et remarquée à



André Marquis
LE STYLE EN FRICHE
L'art de retravailler ses textes

75 fiches illustrant des erreurs et des maladresses stylistiques



Nouvelle édition

Triptyque

ANDRÉ MARQUIS
LE STYLE EN FRICHE
L'art de retravailler ses textes

75 fiches illustrant des erreurs et des maladresses stylistiques

212 p., 22 \$

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

Jean Forest

Le **Grand**
GLOSSAIRE
des
anglicismes
du Québec

PLUS DE 10 000 ENTRÉES

499 p., 35 \$

Du même auteur :

L'incroyable aventure de la langue française

Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois

DISTRIBUTION : DIMEDIA

cause des richesses offertes. Comme on le sait, tout romancier qui se respecte invente. Encore faut-il savoir doser la part de ses propres projections.

HANS-JÜRGEN GREIF

LOUIS JOLICŒUR

Le masque étrusque

L'instant même, Québec
2009, 173 pages

Louis Jolicœur est surtout connu pour ses traductions de Juan Carlos Onetti, de Miguel de Unamuno, de nouvelles mexicaines et irlandaises, ainsi que pour ses recueils de nouvelles, comme *Les virages d'Émir* et *Saisir l'absence*. Son long récit, *Le siège du Maure* (2002), où il fait revivre la chute du dernier roi arabe en Andalousie, est un bijou, tant par sa facture que par sa langue. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il fasse le saut dans le domaine du roman.

Le masque étrusque se distingue des livres précédents par l'abandon du contexte hispanophone et anglophone et par le ton, résolument nouveau. Autrement dit, Jolicœur vient d'entamer un autre volet dans sa carrière littéraire. N'oublions pas que le passage de la nouvelle au roman s'avère souvent difficile. Les textes courts demandent une concentration extrême au moment de l'écriture et font appel à la faculté de condenser en quelques pages une tranche de vie, un seul élément important, sans oublier le *sprint* final, l'élément de surprise. Le roman a, quant à lui, d'autres exigences, temporelles et spatiales surtout, puisqu'il s'étend souvent sur une longue période, connaît des rebondissements multiples, permet des pauses dans la narration, des retours en arrière, des explications. Il n'est pas assuré qu'un nouvelliste dispose du souffle nécessaire pour mener à terme un projet d'une telle ampleur.

Jolicœur a gagné son pari en publiant un livre dont le sujet et le traitement rappellent le roman policier, mais de facture moderne. En 1943, sous le bombardement des alliés, un médecin canadien sauve la vie d'une jeune Sicilienne qui, en guise de remerciement, lui offre le trésor familial, un masque étrusque, trouvé par son grand-père en Toscane. Le militaire canadien passe un certain temps à Naples, tombe amoureux d'une jeune femme et part pour Paris sans être au courant qu'elle attend un enfant de lui. On sait que les Italiens sont superstitieux. Aussi craignent-ils la malédiction de ce masque qui ressemble, soit dit en passant, étrangement à la jeune Sicilienne. Une

fois rentré au pays, le médecin fonde une famille et lègue l'objet à son fils tout en l'enjoignant d'en retracer l'histoire. Le fils refait le voyage du père, mais à rebours, en commençant par Paris, où il tombe amoureux de la petite-fille d'un professeur, ami de son père. Plus tard, le masque est volé. Le couple va vivre en Italie où le jeune homme rencontre son demi-frère, celui que son père n'a rencontré qu'une seule fois. Et c'est là que le mystère entourant le masque sera révélé.

Voilà un livre qui nous tient en haleine du début jusqu'à la fin. Il satisfait plus que notre curiosité, à savoir : d'où vient l'objet, qui l'a volé et pourquoi ? Tout au long de la narration, l'auteur fait revivre l'Europe de l'après-guerre ainsi que l'Italie d'hier et d'aujourd'hui (les pages sur Naples en 1947 et l'absurde bureaucratie actuelle de ce pays sont remarquables). Cependant, l'élément le plus important me semble la finesse avec laquelle l'évolution des personnages est relatée, surtout celle du père et du fils, liés par un objet, mais aussi par la profonde affection de l'un pour l'autre, grâce aux notes, aux carnets laissés par le père. Un roman émouvant, qui couvre la période la plus mouvementée de l'Europe et du Québec (un chapitre central situe le Québec en 1967), mais ambitieux également de par sa structure solide où le poids accordé aux différents épisodes est parfaitement équilibré. Jolicœur a réussi une belle entrée dans le domaine du roman.

HANS-JÜRGEN GREIF

J.M.G. LE CLÉZIO

Ritournelle de la faim

Gallimard, Paris
2008, 209 pages

Dans un début prometteur, Le Clézio parle du bonheur d'avoir pu manger dans l'après-guerre du Spam, du lait Carnation, du pain blanc, produits américains qui nous font horreur, aujourd'hui. À tort : après une longue période de rationnement, le garçon avait faim. Dans son roman, il veut raconter l'histoire d'une « autre faim », celle d'Éthel Brun, née de parents mauriciens ayant quitté leur île pour s'installer à Paris. Le grand-oncle Samuel lui lègue une fortune considérable ; puisqu'elle est mineure, son père se charge de gérer l'héritage. Éthel se fait une amie, une petite comtesse russe qui vit dans une effroyable misère, mais porte sa pauvreté comme un diadème. Jusqu'ici, nous sommes dans un monde en noir et blanc, pauvre et riche. Un deuxième temps apporte

des nuances : nous assistons aux bourdes financières du père d'Éthel, un spéculateur incorrigible. Il dilapide l'argent de la famille, précisément au moment où l'Europe est en train de sombrer dans la folie hitlérienne. Sa fille grandit. Intelligente, elle écoute les discours qui se tiennent à la maison, en tire ses conclusions, tente d'éviter le désastre financier, en vain. Une lueur à l'horizon si sombre : un jeune Anglais tombe amoureux d'elle. Dans la troisième partie, c'est non plus la faim de savoir et de comprendre, mais la faim véritable, physique. Nous sommes à Nice sous l'occupation, puis dans un village de la Côte, où le père meurt dans le dénuement le plus complet. Éthel rencontre à nouveau son Anglais qui lui propose de recommencer sa vie ailleurs, dans un pays jeune, prometteur, le Canada.

Oserais-je dire que ce livre du plus récent nobélisé de la littérature m'a coûté des efforts pour le terminer ? Il s'agit d'une histoire comme tant d'autres de cette époque. Elle est bien, très bien racontée (tout de même !), solidement structurée. Mais d'où vient donc cet ennui en la lisant ? J'aime lire Le Clézio, même s'il n'est pas un de mes auteurs favoris. Ce qui me dérange se situe à un autre niveau : les personnages sont fades, ils ne sentent rien (sauf la comtesse), ils sont des dessins dans un carnet de mode, d'une force ou d'une faiblesse, d'une grandeur ou d'une bassesse balzacienne. L'auteur tourne autour du pot et vient rarement à l'essentiel. Au lieu d'insister sur ce qui est annoncé dans le titre, le texte piétine, n'avance qu'en apparence, place des balises factices qui veulent nous faire croire que tout est recommencement. Pour les inconditionnels du romancier, il s'agit d'une lecture obligée. Pour ceux qui aimeraient le découvrir, lisez plutôt *Ouranis*, pour commencer, puis *La quarantaine* ou encore la *Relation de Michoacán*. Vous comprendrez que Le Clézio n'a pas obtenu le Nobel pour rien.

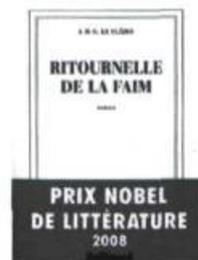
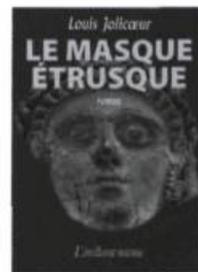
HANS-JÜRGEN GREIF

GENEVIÈVE LEMAY

À l'ombre du manguiier

Guy Saint-Jean éditeur, Laval
2008, 215 pages
Coll. « Parfums d'ailleurs »

Lors d'un stage d'études anthropologiques en République de Guinée, Geneviève Lemay, originaire d'Alma, au Lac-Saint-Jean, entreprend de rédiger ce qui deviendra, quelques années plus tard, son premier roman. *À l'ombre du manguiier* est le fruit des



expériences qu'a vécues cette écrivaine québécoise en contact avec une autre culture, une autre géographie, un autre univers. À travers l'histoire qui se tisse entre trois personnages, la romancière ouvre à son lecteur les portes d'un autre monde et le plonge dans un voyage imaginaire autour de trois villages isolés de la Guinée. Aïssétou, Wallid et Fatima entreprennent une recherche qui leur permettra, par des voies différentes, de changer leur vision du monde, leurs ambitions et leur destin. Ces trois jeunes au seuil de l'âge adulte vivront des expériences fortes et douloureuses qui constitueront souvent une source de désenchantement, mais aussi et avant tout un moyen d'apprentissage et d'épanouissement.

L'écriture, inspirée des contes traditionnels africains, met en scène des paysages guinéens et explore l'univers religieux, culturel et idéologique de divers groupes humains qui y cohabitent. Peuls, Soussous et Occidentaux ; musulmans, chrétiens et marabouts ; hommes et femmes ; Noirs et Blancs ; riches et pauvres ; cultivés et illettrés : dimensions multiples d'une même réalité, abordées parfois sur un ton moralisateur mais toutefois nécessaires pour comprendre l'Afrique dans sa diversité et sa complexité.

La principale vertu de ce roman est de nous mettre en contact avec un ailleurs passionnant, de nous donner envie de découvrir et de nous faire prendre conscience des différences et des ressemblances qui nous séparent et nous unissent aux autres cultures. Un connaisseur de la littérature africaine pourrait, de surcroît, s'intéresser à ce qu'il y a de particulier dans ce regard québécois sur l'Afrique, à déceler les traces culturelles de l'écrivaine dans sa façon d'appréhender ce monde qui lui est étranger et qu'elle essaie de comprendre et de nous montrer.

Le message que Geneviève Lemay adresse à son lecteur occidental se synthétise dans la notion d'« ouverture sur l'Autre ». Celle-ci est d'autant plus souhaitable et enrichissante qu'elle permet le rapprochement des hommes dans tout ce qui est transcendant. Ainsi, lorsqu'on se transporte à l'ombre d'un manguier, on peut se sentir loin, mais on peut aussi se sentir très près...

VALERIA LILJESTHROM

FRANÇOIS MOREAU

La bohème

Triptyque, Montréal

2009, 189 pages

Dans *La bohème*, plutôt un récit autobiographique qu'un roman, François Moreau, qui nous avait donné en 1993 *Les écorchés*, fort bien accueilli par la critique, raconte, dans une langue soutenue, ses rocambolesques aventures survenues dans sa prime jeunesse. Comme Flaubert qui a pu écrire « Madame Bovary, c'est moi », Moreau peut certes dire que François, c'est lui.

À l'hiver 1948, alors que le Québec s'ouvre au monde avec, entre autres, la parution de *Refus global*, l'auteur, alors à peine âgé de dix-sept ans, décide de quitter le Québec, un « pays mort », où « il n'y pousse que des regrets et des désirs » (p. 13), et où il ne peut plus vivre, avide de découverte et de liberté. Il parvient à convaincre le capitaine d'un vieux rafiot rouillé ancré dans le port de Montréal de l'engager comme mousse, sans connaître la destination. Après un voyage difficile au cours duquel il a failli y laisser la vie, il accoste en Angleterre. Commence alors son errance, lui qui à tout au plus 60 \$ en poche. Ne connaissant pas l'anglais et végétant à Londres, où il a aperçu une jolie fille, qu'il reverra plus tard à Paris, il gagne la Belgique. De là, grâce à la rencontre d'un prêtre canadien, il obtient un visa de séjour pour la France. Dans la ville Lumière qu'il découvre au gré de ses fantaisies, de ses frasques et de ses multiples contacts, il mène une vie de bohème, celle qu'a chantée Charles Aznavour, qu'il alimente de sorties, d'échanges avec des artistes, de recherche d'argent pour gagner sa pitance. Des personnages influents lui ouvrent les portes du journalisme, qu'il pratique à la pige. Il connaît plusieurs aventures amoureuses, toutes aussi éphémères les unes que les autres. Déçu, il revient au Québec et travaille entre autres dans une station radiophonique trifluvienne. Quand cette station cesse ses activités, il retourne en France, reprenant la même vie, enrichie cette fois de la relation qu'il entretient avec la jeune Anglaise, qu'il retrouve par hasard, trahissant ainsi par son attachement sa soif de liberté. Mais la mort guette et détruit ses projets.

La bohème est le récit d'une quête d'identité et d'une quête amoureuse dans un monde où, pourtant, l'amour ne compte guère, car l'homme y est un loup pour l'homme. Le héros narrateur, insouciant, a beau chanter la liberté à tout prix, il finit par céder à une

femme, dont il devient même jaloux. Au terme de son périple, il est passé de l'adolescence à l'âge adulte, passage agrémenté de cet irrésistible appel de la route, un peu à la manière du Kérouac de *Sur la route*, qui lui permet toutefois d'atteindre l'épanouissement de sa personnalité. Il a commencé à écrire et connaît déjà le succès au théâtre.

AURELIEN BOVIN

MONIQUE MIVILLE-DESCHÈNES

Chavire

Éditions Trois-Pistoles,

Notre-Dame-des-Anges

2009, 547 pages

Le beau roman de Monique Miville-Deschènes est à la fracture de deux mondes, le rural ancien de Chavire, un village dont la géographie tient beaucoup de Rivière-Ouelle où advient Agnoche annonçant l'arrivée du printemps, et l'actuel monde problématique de la narratrice. Agnoche, c'est le quêteux attendu d'autrefois, moine laïc octogénaire qui possède toute la terre sans rien avoir, accueilli à chaque belle saison chez Barthélemy La Bastille, veuf de sa vie, cultivateur et pêcheur d'anguilles, dont la fille institutrice aux divers noms de Rita, Marita, Minon, Fillon et jusque-là sans attache tombe amoureuse de Laurent Point du Jour, doctorant haïtien qui s'intéresse aux « mouvances de l'anguille rostrata ».

Il y a là matière à confrontation, de Laurent à Éphrem La Bastille, dit Bonhomme Vlagne, frère de Barthélemy, un vieux ratoureux et xénophobe, du jeune docteur Sylvain Klemka, prétendant de Rita, au grand-père Ouellet également médecin, député véreux et célèbre, du garagiste Nicolas Lachance dit « Tit-Nerf » à son fils Michel le Délicat, qui se fait l'écrivain du fruste village, du nouveau curé Dumais à ses paroissiens défroqués de la religion ! Au fil de la vie de tout ce monde bien typé, la narratrice maintient l'intérêt en y mettant intrigues, coups de théâtre, chantage ainsi qu'une mystérieuse histoire d'un cimetière occulté.

L'auteure évoque la vie rurale d'hier et ce quêteux par vocation, philosophe et confidant de la taiseuse Rita, elle décrit des personnages avec leurs surnoms – la Mère-à-bon-Dieu Laroche, l'organiste frustré Edgar Soucy dit « Souriant », les Dubé dits Piton, un peu demeurés ; elle parle des lieux comme Ruisseau-Chagrine ou comme cette rivière méandreuse qu'on traverse du monde de la tranquillité à celui des intrigues. À ceux qui voudraient y voir un roman de la terre,

François Moreau

LA BOHÈME



Monique Miville-Deschènes



il faut donner en partie raison : c'est un roman de la Terre, celle qui est menacée d'extinction avec ces anguilles archipolluées et meurtrières, ce que les Loups ont compris dans leur frugale simplicité, les trois frères Donat, Louis-Abel et Gaudiose, terriens demandant peu au monde mais inquiets de son état révélé par le « savant » Laurent Point du Jour.

Leurs réflexions naïves mais profondes l'emportent sur les parties de chapitres où la narration oppose au monde ancien, par des réflexions d'ordre moral, un monde actuel en délire, dont Éphrem, à la fin interné, devient l'annonciateur. Car Monique Miville-Deschênes renoue avec le genre romanesque qui comporte sa part d'essai, à la façon de Berthelot Brunet, François Hertel ou Pierre Baillargeon. Mais c'est par son écriture remarquable, empruntant à beaucoup de mots en perte, une écriture très personnelle et hautement poétique, que l'auteure de *Chavire* nous donne un roman qui s'impose à l'attention. Sa vision du monde rejoint celle d'Agnoche, de Rita et des Loups, gens qui ont tout de la terre parce qu'ils savent regarder et contempler le monde, en jouir, sans le posséder, ni le déposséder. Victor-Lévy Beaulieu a eu raison de saluer en *Chavire* un roman d'écriture singulière à inscrire dans notre littérature.

ANDRÉ GAULIN

ALAIN NADAUD
Le passage du col
Albin Michel, Paris
2009, 317 pages

Il est à craindre que même les passionnés du Tibet auront du mal à terminer ce roman où le narrateur, un écrivain, retrace son séjour dans un monastère. Après un glissement de terrain, sur la route, juste après la frontière sino-tibétaine, il est accueilli par un lama et un moine. Il leur dit (le lama parle un anglais parfait) qu'il voudrait mieux connaître le bouddhisme, le vrai, pas celui de pacotille pratiqué en Occident. Ravis, les deux Tibétains l'emmenent avec eux. L'écrivain restera plus d'un an à apprendre les techniques de la méditation. Son séjour prend fin quand un groupe de militaires chinois envahit la cour du bâtiment, y érige une scène et fait défiler les moines qui doivent confesser leurs manquements envers l'État chinois, s'accusent, promettent de se repentir – avec les mêmes techniques brutales utilisées pendant la Révolution culturelle. Le narrateur se réfugie dans le lieu le plus sacré du bâtiment, y est surpris par une Chinoise, la viole ; elle

sera exécutée par l'un des deux moines qui avaient accueilli l'écrivain en quête de spiritualité. Le trio s'enfuit, est poursuivi par la milice chinoise, qui abat l'un après l'autre.

Les différentes étapes parcourues par l'écrivain sont interrompues par des rêves, tirés de romans précédents d'Alain Nadaud. Au fil de son éducation religieuse, il comprend qu'il n'avait rédigé que la vie de personnages de ses vies antérieures et que sa vie actuelle, qui prend fin devant la bouche d'un pistolet tenu par un officier chinois, entreprendra une nouvelle existence, celle d'un écrivain qui écrira l'histoire de sa vie.

Je dois avouer mon désarroi devant un tel projet : le lecteur ne sait rien des raisons qui poussent l'écrivain à se rendre au Tibet ; trop de hasards se conjuguent pour rendre le déroulement des événements plausible ; les références à la religion présupposent une bonne connaissance du bouddhisme. Ainsi, il est peu probable que le protagoniste apprenne, après quelques mois seulement, la langue du pays pour discuter avec les moines, qui ne parlent pas tous anglais, de questions existentielles. Le viol de la militaire apparaît comme un prétexte pour amener la conclusion du roman. Le roman est écrit dans une langue de bois, correcte dans l'ensemble, mais qui aurait eu besoin d'un sérieux travail d'édition (les erreurs de style, les figures rhétoriques fautives sont trop nombreuses pour ne pas irriter). Il s'agit d'une construction farfelue où les descriptions des paysages et du monastère prennent le dessus. Si Nadaud avait lu *La colère et la grâce* de Robin Jenkins, l'un des meilleurs livres sur une quête (à un autre niveau, il faut en convenir) en Afghanistan, il se serait incliné devant le génie de l'auteur britannique et n'aurait pas rédigé ce roman qui risque de vous tomber des mains.

HANS-JÜRGEN GREIF

ARTURO PÉREZ-REVERTE
Un jour de colère
[Trad. de l'espagnol par François Maspéro]
Le Seuil, Paris, 2008, 354 pages

Le 2 mai 1808 restera à jamais gravé dans la mémoire madrilène : les troupes françaises, qui avaient été saluées dans l'amitié, se sont révélées arrogantes, méprisantes, violentes. Les Français voulaient se rendre au Portugal, vieille alliée des Anglais. Mais ils devaient traverser d'abord l'Espagne, que Napoléon I^{er} aura voulu également annexer à son empire. Quand la rumeur court que l'Infant de la famille royale,

exilée à Bayonne, sera enlevé sur ordre de Murat, le peuple de certains quartiers de Madrid se soulève et se met à la chasse de tout ce qui porte l'uniforme français. On s'arme de n'importe quoi, haches, couteaux, stylets, ciseaux, tout ce qui peut blesser et transpercer l'ennemi. Dans un premier temps, la soldatesque, surprise, recule devant ces hommes et ces femmes ordinaires, ouvriers, artisans, marchandes, couturières. Mais la réplique se fait terrible, elle donne lieu à des massacres hallucinants, d'une cruauté défiant toute description.

Pourtant, c'est exactement ce qu'Arturo Pérez-Reverte fait dans son livre, où il suit, heure par heure, le déroulement de cette journée de sang. S'il avait appelé son texte « roman », cela aurait été une création née d'un cerveau malade. Mais non : tout est recherché, vérifié, authentifié, avec les noms, les lieux d'origine, les dates de naissance – celle de la mort est toujours la même, à quelques minutes près –, la façon de la mise à mort. Ce que nous lisons, en baissant souvent le livre parce que l'horreur est insupportable, est une suite des *Désastres de la guerre*, ces terrifiantes gravures de Goya, exécutées dès 1810. (Vous avez sûrement vu son tableau montrant l'exécution sommaire de prisonniers, où l'homme en chemise blanche semble vouloir se jeter dans les baïonnettes du peloton.) Goya a vu ces *Désastres*, avec des corps coupés en morceaux, décapités, écartelés. Sous la plume de l'écrivain et journaliste Pérez-Reverte, dont l'œuvre est connue dans le monde entier, ces mêmes terreurs revivent. Ce n'est pas un simple *memento mori*, mais plutôt l'immense fresque d'une danse macabre créée par l'infamie de l'Homme, où tout ce que le cerveau peut inventer de cruel sera réalisé. Si l'horreur et la terreur ont régné pendant un jour à Madrid, que s'est-il vraiment passé pendant la Révolution française, juste quinze ans plus tôt ? Et dans les camps nazis, cent trente ans plus tard ? Pérez-Reverte a raison : ce n'est pas un livre « anti-français ». C'est un rappel vibrant de ce que Plaute, Bacon et Hobbes avaient déjà constaté : *L'homme est un loup pour l'homme*. Ne l'oublions jamais.

HANS-JÜRGEN GREIF

ARTURO
PÉREZ-REVERTE
UN JOUR
DE
COLÈRE

